

# LE SENSIBLE ET LE BARBARE

## Figures de l'Homme Planétaire

*Psychanalyse et Anthropologie critique*

Sous la direction de Marie-Laure Dimon, Christine Gioja Brunerie et Louis Moreau de Bellaing

Textes de Marie-Laure Dimon, Yolanda Gampel, Christine Gioja Brunerie, Sophie Gosselin, Pascale Hassoun, Albert Le Dorze, Louis Moreau de Bellaing, Jean Nadal, Serge Raymond, Monique Selim, Evelyne Tysebaert, Georges Zimra.

Collection dirigée par Jean Nadal : *Psychanalyse et Civilisations*

Éditions L'Harmattan (2021).

Notes de lecture : **Gérard Delacour**<sup>1</sup>

Cet ouvrage collectif trouve ses fondations à l'entrecroisement multimodal de plusieurs disciplines : « La psychanalyse et son rapport à l'anthropologie freudienne dans sa rencontre psyché/culture et leurs effets interactifs, mais aussi l'anthropologie critique dans son rapport au politique et au "sujet de l'autre". »

Avec une question posée d'emblée : « *L'Homme<sup>2</sup> planétaire est-il aussi freudien ?* » (p. 9).

### 1. Préambule et introduction

L'homme planétaire est-il aussi freudien ?

par Marie-Laure Dimon

Préambule et introduction de M.-L. Dimon apportent au lecteur un résumé circonstancié des 245 pages proposées en quatre parties.

M.-L. Dimon annonce la problématique d'un ancrage complexe de l'humain dans une dynamique nourrie par plusieurs accélérateurs imbriqués : la crise écologique, le projet cybernétique transhumaniste, les puits artésiens des luttes historiques et des souffrances des femmes, la conscience de la fragilité de notre planète, la peur de l'illimité du Savoir et... l'acuité du tragique de l'ignorance. Avec pour toile de fond la pandémie de la Covid-19, les limites de notre ignorance sont repoussées à l'égal de l'agrandissement des limites de nos savoirs pour tenter de construire quelque chose qui puisse être partagé, même et y compris dans l'éphémère.

Le préambule de M.-L. Dimon indique avec force ce qui apparaît comme de possibles contradictions insurmontables : « *Le symbolique encadre (...) l'imaginaire et ensemble, ils essaient d'adoucir la violence du surgissement du réel.* » Comment vivre malgré et avec l'instabilité de la pensée confrontée à un chaos si proche et donc inquiétant ? Le multiple est sans cesse, pour l'Homme planétaire, confronté au commun à créer. La subjectivité est d'autant plus en crise qu'elle peut craindre d'être sous l'emprise d'une globalisation à prétention objective, instrumentée par les technologies numériques. L'irréductible singularité de l'être humain retrouve à se mobiliser dans de nouvelles formes relationnelles qui ne donnent plus la seule priorité à la dimension économique même si la mondialisation financière demeure brutale. L'Homme planétaire se trouve contraint de vivre en même temps, d'une part, l'individuation et la particularisation, d'autre part, l'uniformisation et la massification d'une emprise barbare de "l'Homme-Monde" nomade, y compris dans son rapport avec la Planète-Terre-Mère. Nos exils – intérieur, extérieur – ne sont-ils pas les miroirs de notre inhumanité aux

---

<sup>1</sup> Philosophe, anthropologue, membre participant du CIPA.

<sup>2</sup> J'adopte ici "Homme" avec un "H" majuscule pour désigner l'ensemble du genre humain. Au sein duquel le masculin s'écrit "homme" et le féminin, "femme", en minuscules. De même, le Sujet avec S majuscule désigne la personne.

frontières mouvantes entre culture et barbarie ?! Ce qui est annoncé plus particulièrement ici, c'est, pour l'Homme planétaire, la question vive et robuste de « *faire du commun* ».

## 2. Le sensible et la subjectivité à l'épreuve de la planète

Cette première partie aborde le destin du Sujet sensible en démocratie. Marie-Laure Dimon, pour les "turbulences", et Louis Moreau de Bellaing, pour les "tumultes", proposent un diptyque des conditions actuelles de la protection individuelle et de la souveraineté populaire, en dénonçant toute dissociation de la Liberté et de l'Égalité pour être contraire à la Démocratie.

### Turbulences en démocratie

par Marie-Laure Dimon

Si le citoyen d'aujourd'hui fait place à l'individu consommateur et amnésique, l'Homme planétaire – femme et homme en quête d'égalité – est concerné par l'humanisme pluriel de la multiplicité des subjectivités et des modes de pensée. Avec en référence l'ouvrage d'Agnès Antoine "*L'impensé de la démocratie*"<sup>3</sup>, Marie-Laure Dimon pointe la contradiction que porte la démocratie puisqu'elle « *pose le concept d'égalité comme indissociable de celui de liberté* » alors qu'ils sont, « *dans leur essence, antagonistes* » (p. 31). Pour tenter d'y trouver solution, il faut à la fois reconnaître la complexité subjective du Sujet et les contradictions inhérentes à toute tentative de constitution de l'Autre tout aussi singulier et néanmoins citoyen égalitaire.

S'il est bien question de "cultiver son jardin", celui-là est en relation avec le jardin du Monde. Ce qui nous ouvre à une responsabilité intelligente. Ce qui pointe aussi la question des droits et devoirs égalitaires où se révèle la nécessaire médiation entre hommes et femmes. Le sensible – faille, fragilité... – ne s'oppose plus au viril, il n'est plus relégué au féminin. Le contradictoire du masculin et du féminin, leur radicale altérité, ouvre à une dialectique de dépassement de la perte de « *n'être pas tout* » (p. 37) permettant, en démocratie, de se retrouver « *dans une égalité ontogénique étayée par la mère-environnement portant l'empreinte du social.* » (p. 38).

L'auteure pose avec vigueur et clarté que notre intériorité singulière se construit sur le double originaire être/faire, féminin/masculin. Marie-Laure Dimon nous livre ici en quelques lignes une analyse d'une concision et d'une précision remarquables : la matrice originaire porte le double primitif de notre irréductible singularité où Être et Faire sont les éléments féminin et masculin purs, paradoxe d'où naît la conscience d'avoir une identité qui donne le goût de l'altérité. L'individuel social s'adosse à l'égalité de droit en deçà de toute différence sexuelle et la démocratie se donnerait comme le prolongement de l'environnement protecteur familial d'accueil du nourrisson.

### Tumultes en démocratie

par Louis Moreau de Bellaing

En écho robuste à ces "turbulences", L. Moreau de Bellaing éclaire le recul des frontières de l'Homme planétaire qui aurait compris les bornes de son monde après des millénaires de découvertes d'autres mondes sur Terre. Ainsi se trouvent réinterrogées la subjectivité et la sensibilité dans une nouvelle société que l'auteur dit être celle de "l'entre-nous". Que ce soit la démocratie grecque où le peuple gouverne par ses magistrats élus (p. 48), la démocratie romaine aristocratique en butte aux pressions de la plèbe, la démocratie des marchands caucasiens enrichis par leur commerce, les républiques de Gênes, de Venise, de Florence et de San

---

<sup>3</sup> A. Antoine (2003). Paris : Éditions Fayard.

Gimignano, la question de la subjectivité reste posée face à celles de la souveraineté du peuple et de la volonté générale (p. 50).

Avec l'exclusion politique du sacré, les sociétés de "l'entre-nous" se réfèrent directement aux fondamentaux auxquels les sciences sociales doivent revenir. Et Louis Moreau de Bellaing conclut par le rappel<sup>4</sup> d'un des fondamentaux de la démocratie : ce qu'il y a de commun dans l'écart à l'Autre.

## Captures globales du sujet et clivages idéologiques

par Monique Selim

Planétarisation, c'est-à-dire mondialisation ou globalisation ? Monique Selim éclaire ces notions : la mondialisation renvoie à la dynamique de la géographie politico-historique de notre planète. La globalisation marque la dissolution de l'antagonisme structurel communisme/capitalisme vers la notion de marché hyperlibéral, ce qui implique le durcissement du contrôle politique et la déréglementation de l'économie (p. 60). La croissance économique va de pair avec le besoin de garantie d'une sécurité du bien-être collectif et individuel. La financiarisation généralisée se développe grâce à l'outil de la numérisation qui tend à emprisonner le Sujet dans le piège subtil d'une autonomie... surveillée ! (p. 62). Ici, Monique Selim me fait penser à la "désublimation répressive" telle que décrite en son temps par Herbert Marcuse<sup>5</sup>. Cela concerne jusqu'aux corps. Ne parle-t-elle pas d'un "réel introuvable" qui a fait place à "une irréalité générale substitutive" ?! (p. 63). Où se situe et comment se construit le Sujet dans ce nouveau maillage ? Psychanalystes et anthropologues sont plus que jamais des tiers indispensables au travail d'écoute et d'interprétation. Le marché hyperlibéral porte avec lui son immoralité face à laquelle éclatent les appels à "tout" sauver, planète, pauvres, peuples, SDF, femmes, émigrants, identité sexuelle..., ce qui a pour corollaire une culpabilisation personnelle d'un Sujet à la responsabilité refoulée. Pour Monique Selim tout se passe comme si les grands projets globaux – Nature, climat – éclipsaient le Politique et remobilisaient une Morale du citoyen dont les femmes représentent le trait d'union (p. 67), tout cela pour éviter la catastrophe et pour retrouver le continuum de l'Humain avec la Nature et le reste des vivants.

L'auteur indique pertinemment que l'impératif moral à s'engager « *fait croire aux sujets que leur responsabilisation va influencer sur le cours du monde...* ». Nous sommes embarqués dans un processus de « *purification symbolique* » (p. 71) et cela rappelle le danger d'une dissémination appliquée à des comportements extrémistes. Ainsi est né un ruissellement de solidarités identitaires qui s'avère : « *une fiction légitimatrice des politiques économiques actuelles* » (p. 73). Et une désolidarisation excluante vis-à-vis de l'Autre, étranger, réfugié, migrant, différent-de-moi... Monique Selim conclut avec espoir sur « *les capacités de révolte et de subversion des gens un peu partout dans le monde* » (p. 75) et propose une bibliographie fournie en appui de développements à son article.

## La psychanalyse en Chine : une ruée vers l'or ?

par Pascale Hassoun

Pour Pascale Hassoun, l'Homme planétaire est une figure du lointain, pas du "proche". Elle nous emmène, à l'instar du titre du livre de François Jullien "*Entrer dans une pensée*", dans "l'ailleurs chinois" (p. 79), tout en nous annonçant d'emblée n'être pas entrée dans la pensée chinoise. Néanmoins, une géographie

---

4 Moreau de Bellaing, L. (2019). *D'un sens l'autre*. Paris : éditions L'Harmattan.

5 Marcuse, H. (1963). *Éros et Civilisation, Contribution à Freud*. Paris : Les Éditions de Minuit (p.173-192), et Marcuse, H. (1964). *L'Homme Unidimensionnel*. Paris : Les Éditions de Minuit (p.81-107).

de cet Ailleurs peut être construite précisément à l'épreuve de cette altérité. L'auteure nous convie à l'analyse d'un écart et non d'une différence. Pascale Hassoun ne nous propose pas une comparaison binaire mais le creux d'un « *entre deux à explorer de manière féconde* » (p. 80). Allié à une "ruminant" nietzschéenne, le doute érigé en méthode d'examen permet à l'auteure "d'accommoder" ainsi que le font nos yeux qui cherchent la netteté de l'objet. Cela ressemble à une posture clinique d'analyste-anthropologue et me fait penser à la définition rogéienne de l'empathie : s'adapter, s'habituer, être à l'écoute pour tenter d'entrer dans le "cadre de référence" de l'autre... L'entrée de la psychanalyse dans le système chinois parle d'un Savoir porté par des experts payés pour le diffuser, un marché de la formation et de l'exploitation d'un nouveau filon..., bien loin de la psychanalyse qui place la Connaissance du côté du patient. Le texte de Pascale Hassoun prolonge sur ce point le texte de Monique Selim, par l'exemple d'une Chine en développement économique qui fait de l'individu un acteur et donc un responsable. Ce qui est générateur de décompensations diverses. En Chine, les finalités visées par des approches psychothérapeutiques ou de conseil sont celles d'une réadaptation sociale sur fond d'exploitation par les experts d'un techno-savoir exotique valorisé comme tel. Le lecteur que je suis s'interrompt alors sur la pensée récurrente que l'examen de ce choix idéologique – l'Expert donnerait "objectivement" des conseils à un Sujet objet de diagnostic – peut être éclairé, pour nos pratiques en Europe, par le travail de Pascale Hassoun en Chine. L'écueil se présente sous forme de nouvelle science, celle de l'Homme planétaire désingularisé/communautarisé (p. 84), vers l'uniformisation d'un formatage qui s'oppose à une méthode fondée sur le doute constructif. Or, l'auteure, en citant Jacques Hassoun, rappelle que tout transmetteur est un "contrebandier de la mémoire", pour garantir à la fois la liberté de celui qui reçoit et l'assise d'un passé retrouvé. Pascale Hassoun nous fait part de son expérience clinique, en accord avec Bion pour laisser la théorie à l'orée des séances et ne la reprendre qu'après. Et d'accepter, elle, de se « *laisser entamer* » (p. 88) à l'instar du jeune psychanalyste chinois venu la consulter.

Mais que devient la psychanalyse dans un système qui peut s'avérer totalisant ? Eh bien, « *la question du rapport au maître est centrale* » (p. 90) et « *l'enfant chinois est éduqué pour avoir des comportements conformes* » (p. 91). Et de découvrir que, en Chine, « *matériel et spirituel ne sont pas deux ordres séparés.* », ce qui désarçonne le psychanalyste européen. Suivent plusieurs pages d'exemples cliniques. Le lecteur n'a pas oublié l'intermédiation de la traduction facilitée grâce à la modalité de conteuse que l'auteure a choisie. La pensée européenne se fonde sur le Doute, avec une construction en rupture ; la pensée chinoise se construit en filiation organisatrice (p. 95). Cela réinterroge fondamentalement notre rapport à la question du désir : en Chine, il existe un « nous » au cœur du Moi, fondement d'une harmonie à laquelle il n'est pas sans danger de toucher. Ce que l'auteure nous partage ici est la chance, en allant en Chine, d'interroger « *non seulement l'impensé de la Chine mais l'impensé de la psychanalyse...* » (p. 97). Il reste l'indéfinissable difficulté de raviver la mémoire des traumatismes enfouis, dans une culture où la question de "ne pas perdre la face" est primordiale. Sont ainsi posées les conditions politiques de la possibilité de transmettre la psychanalyse dans un autre champ civilisationnel (p. 99) dont le fond du décor est l'Homme planétaire contraint à vivre individuation et uniformisation.



### 3. Le sensible, indicateur du corps chez l'humain

Cette deuxième partie explore le monde du "Un", faisant du sensible un médiateur entre l'intime et l'Autre.

#### Sur l'incorporel féminin : Un doute critique

par Serge Raymond

Les femmes « *mettent au monde la totalité de la population* ». En retrouvant cette parole en exergue de son texte, Serge Raymond pose vivement le paradoxe d'un double piège : l'extrême dépendance de l'Homme à l'objet primordial et la dialectique masculin/féminin dont l'auteur nous livre sa vision personnelle : « *Comment les femmes ont-elles pu mettre en place des stratégies de disparition ?* », demande-t-il, « *Que sait l'homme de cet incorporel féminin qui loge en elle, et l'asservit ?* » (p. 105). Serge Raymond déroule sa fine analyse de ce que « *la femme ne peut être qu'une élue en creux* », c'est-à-dire en creux pour être élue, pour garantir et conserver l'essence de ce qu'elle donne au monde, mais, du même coup « *pour que l'homme soit [élu] en plein* », ce qui constitue une stratégie d'évitement de ce « *que ne soit pas mis au panier ce paradoxe de la femme* ». Une stratégie, à savoir de qui ? Et pourquoi reconnaître au "creux" cette force-là ? A y regarder de plus près, l'auteur proposerait-il une superposition de la notion de creux à celles d'intimité, d'émotion, de subjectivité ? Retrouvant ainsi les distinctions cartésiennes du cortical et du thalamique, permettant de donner un alibi au découpage des sexes en deux catégories connexes des fonctions du cerveau humain, toujours selon le philosophe du XVII<sup>ème</sup> siècle ? Poser un tel monde binaire représenterait un écueil dont l'auteur se libère. D'une part, la figure maternelle de la femme est agissante face à la double négation de place opérée par les hommes sur les femmes et par les femmes sur les hommes (p. 108). Ainsi, « *dans le passage de la mère à la femme, un féminin prend les couleurs d'une fabrication masculine symbolisant ses manques et occupant sa faille ontologique* » (p. 110), cela se disant en termes de faille corporelle et incorporelle. D'autre part, ce qu'il « *se demande en somme, c'est de savoir si l'être au masculin, comme l'être au féminin sont au fondement l'un de l'autre, en dehors de tout processus de domination* ». L'auteur pointe le corps psychique comme réalité pour le féminin et comme fantasme pour le masculin (p. 113). Nous revoici au pied de la colline de Sisyphe : quel sens donner à l'intersubjectivité qui redouble la question de l'Autre comme non-objectivable ? Suivent une longue série de questions qui approchent ce qui pourrait être au cœur du texte proposé : le sexuel est-il un "*invariant culturel et culturel*" immatériel-incorporel ? Et clairement : « *Disparaître pour durer* » du côté des femmes, « *Paraître pour occuper* » du côté des hommes ? (p. 114). Si le désir repose dans le lit du manque, l'obstacle bien réel est l'incorporel de l'Autre.

L'auteur va jusqu'à nous proposer la parallèle du féminin/masculin avec l'essentialisme/existentialisme, la question d'un essentiel – inconnu – "déjà-là" auquel se confronte le masculin. Ce qui permet à Serge Raymond de conclure que « *les travaux que nous conduisons sur l'homme planétaire passent nécessairement par la femme, par l'archaïque et le sensible* » (p. 117). Cela, certes, nous interroge sur la transformation du regard des hommes sur les femmes mais aussi des femmes sur les hommes. Leur différence irréductible est affirmée par la toute-puissance du manque primordial qui place le masculin en état "d'extrême dépendance". La femme donne la vie – un "déjà-là" comme origine –, l'homme a pour fiction de dominer le manque – et le manque du manque –. La question est posée de l' « *Un-dividu* » (p. 119) et, dans une critique de Sartre et de Beauvoir, du déni du "déjà-là" de l'incorporel féminin. Pensée que l'auteur interrompt grâce la forme énonciatoire dont il use : « *En somme, le masculin*

*souffre à manquer de ce que possède la femme. Quant à cette dernière, rien ne dit qu'elle souffre de ce que possède le masculin »* (p. 124).

## Heurs et malheurs de la sensation

par **Albert Le Dorze**

Agrémenté d'une large bibliographie, le texte d'Albert Le Dorze s'ouvre sur un clin d'œil à "l'éternelle opposition" masculin/féminin qui, personnellement, me renvoie – peut-être par effet d'esthétique synthétique – de nouveau à Descartes pour sa division très westernienne de l'âme et du corps, du chaud et du froid, du sec et de l'humide, et à tout ce qui illustre, peu ou prou, un combat duel. Puis, sans transition, l'auteur nous propose deux définitions : la perception, la sensation, posant que seule cette dernière assure au Sujet la réalité du perçu (p. 127) en l'inscrivant au cœur de la chair comme l'instantané d'un Cogito : la sensation se vit, elle ne se représente pas. Irons-nous jusqu'à dire, comme Michel Serres, que le langage, structure conceptuelle, produit de la "catastrophe perceptive" ?! En effet, « *l'objet est investi avant que d'être perçu* » écrit l'auteur (p. 131). Il nous fait comprendre que c'est parce que la perception est seconde que la "chose" ne sera jamais totalement ni figurable, ni dite. Le pathique n'a rien à voir avec la réflexion, il ne peut que surgir dans la chair, ce qui nous connecte aux "sentiments vitaux" primordiaux. A la racine de quoi se trouve la question des sentiments qui faussent les sensations, qui occultent ce qui est ressenti. Où se retrouve l'affrontement entre le féminin et le masculin au sein d'une mutation anthropologique d'ampleur : « *le genre est le choix sexuel de l'éprouvé subjectif* ». Où le lecteur retrouve, grâce à la diachronie ordonnancée des textes, la concrétisation de la thèse de Serge Raymond : la figure maternelle comme figure de responsabilité étayerait l'entier fonctionnement de la société (p. 138). Face à cela, l'écueil, nous dit Albert Le Dorze, a trois visages : l'archaïque de la sensation servirait idéologiquement à la sacralisation écologique de la Nature, la digitalisation généralisée permettrait de s'affranchir des parasitages sensibles et incarnés, la tyrannie serait de choisir ce qui est premier entre sensation ou perception... ! (p. 140).

## 4. Les diverses figures du barbare : le corps du monde

Cette troisième partie aborde le destin de l'humanité de l'Humain, des désagrégations des corps comme des exils violents. Je pensais le "barbare" comme porteur de l'a-morale, absence soutenue par des actes bien réels, eux-mêmes adjectivés pour être "barbares". Ce qui n'est pas le sauvage. Mais barbare et sauvage nous ont toujours renvoyés à une altérité pointée indissoluble sauf à en faire disparaître la qualification dans une civilisation. La question demeure que le barbare est toujours l'Autre.

### Abjection et altérité : quelles résistances à la production du vivant ?

par **Sophie Gosselin**

Le vivant, nous le pointons par ce que nous faisons de son corps mort, innovant de nouvelles dispositions du cadavre, l'humusation par exemple. Car la planétarisation, c'est aussi le retour de l'être humain décomposé, à la Terre. Mais c'est aussi la maîtrise de la production d'un vivant "adapté". C'est que, selon Sophie Gosselin, notre rapport à la vie et notamment aux corps a changé (p. 147). L'être singulier tend à l'indifférenciation dans l'ensemble des processus de transformation que nous nommons VIE et sur lesquels nous voulons avoir le pouvoir. A la notion de passage différentiel est substituée la continuité neutralisée. Ce qui amène l'auteure à parler "d'effacement du symbolique" qui neutraliserait un "abject" qui précède toute articulation d'une limite intérieur/extérieur (p. 153). Toute reproduction étant vouée à se faire dans l'Unicité et l'indifférenciation de la matière. Descartes, toujours présent, est ici convoqué pour son cadre théorique

mécaniste qui étendrait l'instrumentalisation et la réification à la totalité de la personne humaine en rendant disponible "éléments et produits" (p. 157-159) dans une logique biopolitique. Depuis Wiener, la dynamique cybernétique des systèmes propose un « *monisme matérialiste holiste* » (p. 160), une "biotechnocratie" où ni le droit ni la morale n'ont de place respectée. L'auteure nous éclaire la contradiction dont il faudra sortir : « *...l'ADN est considéré (d'un point de vue juridique) comme du matériau, c'est-à-dire comme de la matière inerte, alors même que l'on nous dit qu'elle est au cœur du vivant.* » (p. 162).

## Sources somatiques de la représentation psychique du monde

par Evelyne Tysebaert

Quels sont les ressorts psychiques « *qui fomentent les abominations humaines* » ? (p. 165). Sans tourner cette question uniquement du côté des psychopathologies individuelles, l'auteure propose l'hypothèse robuste que nos représentations réfèrent certes aux processus primaires et secondaires mais qu'elles se constituent à leur fondement originaire, au sens de l'archaïque de Piera Aulagnier (p. 167). C'est le destin du processus originaire hors de la psychose qui est posé en une suite de questions d'autant plus pertinentes qu'elles sont au cœur de l'explicitation dans l'après-coup des actions barbares et dans le « *plus-de-sens* » des figurations du pictogramme-rejet, un éclairage de la dualité psyché/monde, « *tout existant (étant) auto-engendré par l'activité du système qui le représente* » (p. 169). Car l'enjeu majeur et sans nul doute impossible à satisfaire serait bien de « *tout comprendre* » pour se sauver du chaos psychique. L'exemple du livre de Jonathan Littell vient illustrer la dynamique de nos trois registres de représentation et « *des états affectifs et corporels qui y sont associés dans la régression* » (p. 172). Evelyne Tysebaert pose l'hypothèse que « *l'originaire (...) certes n'est pas la source première du mal mais le lieu psychique de sa première inscription...* » nous permettant d'y voir un catalyseur de sa mise en acte.

Ouvrant la question du singulier vers la masse, l'auteure décrit magistralement le trépied "sentir – engendrer – expulser/détruire" comme ancré dans une confrontation entre originaire de la personne et originaire de la masse. Ainsi « *Le mode de représentation originaire n'est pas sous la juridiction d'un Je* » (p. 175). L'auteur complète son propos par un deuxième exemple emprunté à Klaus Theweleit : la violence fasciste est « *une réalité produite par le corps (...) (d'un "mâle-soldat" (...)) qui accouche de lui-même en tuant autrui* » (p. 177). Son rejet des deux menaces pour son intégrité, le féminin et le liquide, me font penser à ce que dit Suzanne Maiello<sup>6</sup> du corps inhabité de l'enfant autiste.

## Figures de l'Exil. La constitution de la différence, inclusion, exclusion, exil

par Yolanda Gampel

Se sentir "chez soi" n'interroge pas le Moi au "centre du monde" comme localisation physique, mais provoque le concept d'exil – violence nécessaire – comme peur d'effondrement de toute limite. Ainsi l'auteure pose-t-elle la problématique du familier et de l'étranger – inquiétante étrangeté –, au cœur de la dynamique vers la liberté qui confronte l'appareil psychique à bien du travail pour préserver identité et appartenance. L'exil est connexe de la croissance psychique, il peut être « *exil-refuge* » pour permettre l'émergence de notre créativité. Au prix de multiples pertes qui font le Sujet se confronter âprement et douloureusement à la difficulté de continuer à exister.

---

<sup>6</sup> Maiello, S. (2011). *Le corps inhabité de l'enfant autiste*, in Journal de la Psychanalyse de l'enfant, 2011/2 Vol. 1, pages 109 à 139, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-journal-de-la-psychanalyse-de-l-enfant-2011-2-page-109.htm>.

Yolanda Gampel nous indique des prolongations de sa réflexion sur l'exil par la question de la langue maternelle/d'adoption et des situations d'exclusion infantile (p. 189) et propose une définition en cinq points de la notion d'exil (p. 190).

## 5. L'art est-il encore un passeur ?

La quatrième et dernière partie du livre propose deux textes de Georges Zimra et Jean Nadal qui exposent une anthropologie de l'image dans une société violente et sans médiation, où viennent se briser les tentatives d'universalisation harmonieuse qui voudraient s'opposer à une homogénéisation mondiale sans refoulement. Cependant, la pulsion à l'œuvre dans le champ esthétique se nourrit du projet de transmission porté par l'artiste. Un lieu utopique de rapprochement – c'est-à-dire d'écart – du sensible et du barbare, est peut-être ce que nous nommons Art.

### Ce que disent les images, ce que font les mots

par Georges Zimra

Le monothéisme fait de l'invisible l'opérateur de toute visibilité. Ainsi le sort de l'icône témoigne-t-il des enjeux politico-religieux. La question de l'image est le lieu privilégié du combat pour le pouvoir de vouloir rendre immédiat une croyance et/ou une réalité éloignées (p. 196). Le trait comme faisant exister le retrait, l'absence, l'invisible, c'est-à-dire le désir. Où peut s'opérer le renversement d'une incarnation par le Verbe, c'est-à-dire une absence d'image (p. 199). Et les mutilations d'images et de statues voudraient démontrer que celles-là ne sont pas divines, et qu'elles concrétiseraient un triomphe libérateur de la Raison sur la superstition. L'irreprésentable échappe aux images. Le regard intérieur, lorsqu'il s'émancipe, rencontre l'œuvre d'art (p. 204). L'auteur nous cite Hegel : « *L'art jaillit de l'esprit et engendré par lui* ». Ainsi le regard n'est-il plus captif d'une représentation, ce que l'art moderne vient dire. L'objet devient obstacle à la peinture. Il s'agit d'un "tournant spirituel" (p. 207) qui dépasse l'art de la reproduction du réel qui n'était qu'une idée sauvage, à vouloir être réaliste... A quoi s'oppose la "culture du visible" et de l'uni/forme d'une saturation du mis-en-image, pour contrer un art déclaré dégénéré. On oppose univocité assertorique de l'image et polysémie du langage. Ce qui nous mène à l'objectivation globale, à « *une réification qui consiste à envisager la réalité humaine comme une réalité technique objectale* ». C'est ainsi que « *le regard qui ne subit aucune médiation peut faire advenir une violence mortelle, tout comme une image coupée des mots est une puissance létale* » (p. 213). Le désir objectal, c'est, pour Georges Zimra, le silence de la pensée, une stricte équivalence signifiant/signifié dans une logique marchande. Et dans une logique de réduction du multiple, d'une concentration uniformisée de l'objet unique à consommer, l'image est une figure du barbare qui parle de mort. Or « *l'Humanité ne s'est construite que par le désenlacement des images par l'irréductible écart qu'elles entretiennent avec le langage.* »

### Les utopies du vide et du rien

par Jean Nadal

Dans ce texte de Jean Nadal, de même que les autres auteurs s'y sont donnés avec bonheur en se suivant à propos de "faire du commun" en matière de figures de l'Homme planétaire, nous trouvons la cohérence de tout l'ouvrage.

La pulsion étant considérée comme un concept limite entre somatique et psychique, elle fonde le Sujet, elle est un Principe à double polarité Éros/Thanatos. (p. 220). Elle est liée à la sensorialité archaïque de la matière-terre-mère-Golem. Où la musique aussi est matière à épaisseur sensorielle et hallucinatoire. Jean Nadal pose l'artiste-créateur en relation avec son double, son objet transitionnel, sa modalité d'expression du désir. Ainsi de Paul Klee dont il



cite que *“la couleur et moi sommes un !”* Le savoir de l'inconscient est mobilisé et sollicité par la mise en œuvre de l'imaginaire. Le titre de cette partie de cet ouvrage collectif nous interroge sur l'art comme passeur. L'auteur évoque une pensée onirique sauvage dominée par la pulsion de mort. Ce qui me fait penser au miroir de Cocteau dans lequel la mort “travaille”, en écho à Vinci dans ses carnets : « L'effet produit dans le miroir est celui de quelqu'un qui te regarderait » . “Travail du tableau”, “travail de la toile” comme “travail du rêve”, lieu de l'inattendu sur la toile, écrit Jean Nadal (p. 224), lieu de souffrance, lieu de la mobilisation de l'énergie libidinale, et donc parfois lieu de l'aboutissement du désir, jouissance de peindre, de mettre au monde – n'est-ce point-là le fantasme, pour le masculin, de toute création ? –. Pour l'auteur, les pulsions érotiques prennent le pas sur les pulsions de destructions sur la toile-peau du peintre rêveur (p. 228). La question de la représentation première est en forte analogie avec le renoncement à l'objet dans l'abstraction, dans le non-figuratif et en relation avec les traces de la sensorialité primitive originaire. Car ce vide n'est pas néant, il devient signe, ainsi en est-il pour la peinture chinoise et l'estampe japonaise.

Le vide est un sensible abject, dont l'image offre l'entrevison, le vide d'une plénitude indéterminée, comme l'écrivait Vladimir Jankélévitch. Il s'agit d'une “opacité réflexive” qui permet d'aller du visible au lisible (p. 233). La toile blanche, comme dans la psychanalyse, pouvant induire une horreur du vide, un néantique “mourir” qui supplanterait le “jouir”, l'auteur conclut son texte avec Soulages, peintre du noir : « *...je me suis rendu compte que ma peinture (...) se passait devant, et que celui qui regarde ma peinture est dans ma peinture* » (p. 235) ainsi que Piera Aulagnier qui postule « *un avant de la pensée* » et un travail du négatif, un mode de lutte contre le vide et le mortifère. Ainsi, dans cette pensée onirique, se fonde le statut de Sujet (p. 238).

## 6. Conclusion

Indiqué au sommaire, le titre de “conclusion” ne se retrouve pas page 241, et c'est heureux car nous savons bien qu'il n'en est rien. Et qu'au contraire, nous pouvons nous demander :

### Où allons-nous ?

par Christine Gioja Brunerie

Ce n'est pas tant la question d'un monde nouveau chaque jour – mais pourrait-il en être autrement ? – qui nous hante, mais la question : comment l'habiter ? L'Homme planétaire est mouvement pluriel, non par le nombre mais par la singularité et l'inachevé, c'est-à-dire par le sensible que la barbarie tend à nier. Mais défendre la singularité par un déni de fraternité et l'inachevé par une normalisation objectale, est aussi de la barbarie.

Pour Christine Gioja Brunerie, l'équilibre entre pulsion et culture permettrait de combattre les sublimations mortifères et/ou les débordements instinctuels. Ou s'agit-il de la constatation d'une perte sans retour ? Ou de l'évidence de notre exil d'un monde qui disparaît ? Ou bien de celle de la légitimité et de « la prise en considération des émotions » dans une sphère publique en ébullition (p. 244) ? Le sensible – sensation et affect – commun aux deux sexes étant reconnu dans le social et apte à structurer sa relation à l'objet et à l'Autre.

L'ouvrage se boucle par la ponctuation de Christine Gioja Brunerie : « La valence libidinale directe des besoins naturels reste toujours à transformer par les individualités et le social pour faire du commun<sup>7</sup> » (p. 245), ce qui est le maître-mot punctum de tout l'ouvrage.

Gérard Delacour©. Navire Saint Nicolas, Archipelagos Stockholm, mars-mai 2021.

---

<sup>7</sup> C'est moi qui souligne